

BÊTES BLONDES

Libération

«Bêtes blondes»: mémoire, mon beau miroir

Autour du deuil et de l'amnésie, un premier film qui conjugue poésie et humour absurde.

Par son goût du non-sens et son onirisme, *Bêtes blondes* s'inscrit dans une veine d'humour absurde de plus en plus florissante dans le cinéma français. La brèche de ce renouveau fut ouverte par Quentin Dupieux, héritier de Bertrand Blier, lui-même descendant des derniers films de Buñuel. On pourrait aussi citer les films d'Antonin Peretjatko, Benoît Forgeard ou *Apnée* (2016) de Jean-Christophe Meurisse, avec l'excellente troupe théâtrale des Chiens de Navarre, dont Thomas Scimeca, l'acteur principal de ce premier long métrage de Maxime Matray et Alexia Walther est justement l'un des membres.

Déficiences. Pour qu'un récit absurde fonctionne vraiment, il ne lui suffit pas d'imposer un ton (ce dont se contentait paresseusement *Apnée*), il doit aussi inventer sa propre logique, rendre cohérente son incohérence. *Bê-*

tes blondes y parvient d'une manière plus fine et complexe qu'il n'y paraît, puisqu'ici tout doit sembler gratuit alors que rien ne l'est au fond. L'enchaînement naturel des événements insensés et des rencontres improbables s'appuie essentiellement sur les déficiences physiques de Fabien, le personnage central, ancienne vedette de sitcom pour adolescents des années 90, ayant perdu le goût et l'odorat et dont une partie de la mémoire s'efface à chaque fois qu'il dort. Son rapport malade au temps, aux odeurs, à la nourriture, influera de bien des manières dans ce film plein de sécrétions, où l'on mange à peu près de tout. Ses manques et nécessités physiologiques éveillant aussi une animalité qui se déclinera dans tous les comportements humains et à travers un bestiaire réel autant qu'imaginaire.

Alchimiste. L'action de *Bêtes blondes* se déroule en un jour et une nuit durant lesquels Fabien va souvent s'endormir et donc oublier. Il croquera une étrange alchimiste (Agathe Bonitzer) et un jeune homme en deuil, Yoni

(Basile Meilleurat), né, selon les auteurs, d'une phrase d'Henri Michaux: «*Tel partit pour un baiser qui rapporta une tête.*» Car sous ses allures parfois potaches, ce film aime jouer avec les mots, défaire les phrases toutes faites, dévoyer les expressions courantes – tenir le crachoir, «*tu pourrais être mon fils*» –, en les prenant parfois rigoureusement au pied de la lettre: perdre la tête par amour, transformer la merde en or... Malgré toutes leurs différences, Fabien et Yoni se découvrent de nombreux points communs. Leurs histoires se reflètent l'une dans l'autre, jusqu'à se superposer et peut-être n'en former qu'une seule. Face à un deuil comparable, l'un incarnerait la mélancolie du souvenir et l'autre la joie de l'amnésie. C'est une hypothèse parmi d'autres auxquelles nous autorise le film dans sa dernière partie nocturne, plus grave et flottante, où la perception du temps se complexifie. Il répond alors d'une assez belle manière à la mission poétique de l'art absurde: bouleverser le quotidien avec la mécanique des rêves, jusqu'à ce qu'un chat ne soit plus un chat.

MARCOS UZAL